

Lyrisme, épopée, drame

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **9 (1911-1912)**

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-748835>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

herzige Klarheit über die letzte Phase und die Katastrophe Leutholds. Vielleicht gelingt es der Forschung, dem flüchtigen Umriss die zu einem vollständigen Bilde nötigen Einzelheiten beizufügen. Vermutlich besitzt die Verfasserin des Buches, Denise Petit, bereits die Kenntnis des dazu nötigen Materials, und wir dürfen also wohl in absehbarer Zeit neue biographische Aufschlüsse über Leuthold erwarten.

ZÜRICH

O. G. BAUMGARTNER



LYRISME, ÉPOPÉE, DRAME

Je n'éprouve aucun scrupule à parler, dans cette revue, du dernier ouvrage de M. Ernest Bovet: *Lyrisme, Épopée, Drame* (in 12, Librairie Armand Colin, à Paris; et Payot, à Lausanne). J'en parlerai aussi librement que s'il s'agissait d'un livre signé de quelque nom étranger aux lecteurs de *Wissen und Leben*; et, du reste, ni M. Bovet ne m'eût permis de le discuter dans d'autres conditions, ni je ne me fusse senti capable d'écrire un article qui n'aurait pas été l'exacte expression de ma pensée. Dieu merci, entre esprits loyaux, les liens de l'amitié n'excluent pas la plus entière franchise, et la critique n'est point faite pour rendre des services.

Existe-t-il un certain rythme de l'évolution littéraire? Telle est la question que M. Bovet s'est posée, et qu'il vient de résoudre affirmativement dans un volume probe, clair, solide et serré, qui est d'un savant, mais qui est aussi d'un écrivain et d'un homme. La vie et la science se rejoignent dans ces pages alertes et pleines, trop ramassées et trop compactes peut-être, trop conjecturales ou trop oratoires encore, mais neuves et fortes. Je n'ignore point que des ironistes ont dit de *Wissen und Leben*: „Plus de science que de vie“. Un jeu de mots est presque toujours une injustice, petite ou grande. Et la conclusion de M. Bovet, conclusion élevée, conclusion généreuse, suffirait à prouver que notre directeur ne sépare jamais les choses qu'il a eu le noble dessein d'unir: „La civilisation dont nous sommes aussi fiers que l'Égypte le fut de la sienne, pourrait sombrer, s'écrie-t-il, dans la barbarie. Notre effort ne serait pas perdu; d'autres peuples, recommençant l'ascension, retrouveraient nos traces et vivraient de notre indomptable espérance... Si elle savait que demain, notre planète sera réduite en poussière, l'humanité pensante n'en garderait pas moins cette fierté d'avoir pesé les soleils, d'avoir créé l'idée de justice et d'avoir, par l'amour, rempli sa journée d'un rêve d'éternité“. Vivre, croire à la vie, la féconder par la science, tout est là. Et le reproche le plus sérieux que d'aucuns adresseront à M. Bovet, ne sera-t-il pas d'avoir mis trop de poésie et de foi dans l'étude d'un problème d'histoire littéraire? Il est, il veut être un idéaliste, même dans sa chaire de l'Université de Zurich, et il l'est avec d'autant plus de joyeuse ferveur qu'il fut un positiviste déterminé.

M. Bovet part d'une hypothèse pour aboutir à une méthode. Il a été frappé, voici longtemps, par quelques-unes des idées exposées dans cette préface de *Cromwell*, où Victor Hugo jalonna une histoire de l'humanité, qu'il divisa en trois époques: primitive, antique et moderne, tout en

affirmant que l'époque primitive fut lyrique, l'époque antique vouée à l'épopée et l'époque moderne dominée par le drame, — le drame étant la poésie complète que l'ode et l'épopée ne contiennent qu'en germe. On devine aussitôt le but de Victor Hugo : il entend démontrer que le théâtre romantique, ou son théâtre à lui, tout simplement, sera le point culminant de la littérature française, et universelle. Il n'y réussit guère. Mais n'y aurait-il pas dans sa théorie, imaginée pour les besoins de sa gloire, quelque paradoxale et géniale vision ? M. Bovet en a la conviction. Et, pour lui, le rythme évolutif pressenti par Hugo, obéit à une loi d'une étonnante précision. Cette loi elle-même reposerait sur des faits, rien que sur des faits.

Quel sera le gain de la solution que M. Bovet voit au problème des genres littéraires ? Par la vertu d'un procédé nouveau d'analyse et de synthèse, plusieurs des grands auteurs se présenteront dans une lumière qui en éclairera beaucoup mieux l'œuvre et l'influence. L'étude des sources, „qu'on pratique aujourd'hui avec une érudition trop facile“, cessera de n'être qu'un rapprochement des textes, pour s'élever à la psychologie et à l'esthétique. Enfin, et surtout, les rapports de l'évolution littéraire avec les conditions sociales et politiques apparaîtront avec une telle netteté, que les dates littéraires fourniront en quelque sorte le graphique du développement des nations, et le témoignage le plus irrécusable des crises et des renaissances morales de l'humanité. Sans doute, ces rapports ont été souvent déjà prouvés pour des cas particuliers ; on en trouvera ici „la démonstration générale, constante et rigoureuse“. N'a-t-il pas d'illusions ? Lui, qui attribue une si décisive importance à „l'individu-cause“, ne méconnaît-il pas un peu la part des éléments fortuits et des phénomènes adventices dans la vie des hommes et des sociétés ? Le cadre des genres littéraires est-il assez rigide pour qu'on n'y fasse pas entrer, avec plus d'arbitraire que de raison, tout ce que l'on souhaite d'y enfermer ? Et les exemples sur lesquels se fondera M. Bovet, et les périodes qu'il discernera dans l'histoire des lettres, et l'inquiétante mobilité qu'il sera forcé de donner à ses notions du lyrisme, de l'épopée, du drame, tout cela n'affaiblira-t-il pas sa „démonstration générale, constante et rigoureuse“ ? Si la langue est impuissante à exprimer l'intégrale complexité des choses, si nous sommes condamnés à l'approximation et à la relativité, il est à craindre que la vérité ne nous échappe une fois de plus. Mais attachons-nous à l'intéressante et à l'entraînante argumentation de M. Bovet !

Il a limité le champ de son enquête à la littérature française. S'il a demandé une contre-épreuve à la littérature italienne, nous pouvons la négliger dans ce rapide compte-rendu. M. Bovet divise l'évolution de notre littérature en ères, dont chacune comprend trois périodes. Chacune de ces ères se signale par un principe dirigeant (politique, moral, social), qui en constitue l'unité et dont les phases successives caractérisent les périodes : débuts lyriques, création épique, désagrégation dramatique.

Nous avons, d'abord, l'ère féodale et catholique, des origines au début du XVI^e siècle. Pourquoi s'arrêter en „1520 environ“ ? A la mort de Louis XI, en 1483, ne sommes-nous pas dans la seconde des ères admises par M. Bovet, et qu'il appelle l'„ère de la royauté absolue“ ? Ce n'est là qu'un détail, et pourtant ce détail nous montre combien il est facile d'être en désaccord sur les points de départ et d'arrivée qui, s'ils doivent être la base

essentielle du système de M. Bovet, ouvrent la porte à bien des perplexités. N'insistons pas ! Les genres littéraires se succèdent-ils, vraiment, avec la régularité qu'il nous faisait prévoir ? Je ne sais. Les genres se pénètrent ou se confondent plutôt qu'ils ne se suivent. Charles d'Orléans et François Villon, des lyriques s'il en fut, sont du quinzième siècle. La décadence des mystères, très sensible avant l'heure de la Réforme, nous rappelle que le théâtre n'a pas continué l'épopée ; et ce qui est inattendu, pour le noter en passant, c'est que, au moment même où, selon M. Bovet, le lyrisme devrait reprendre le dessus, immédiatement après 1520, nous assistons aux représentations triomphales des *Actes des Apôtres* à Bourges (1536), à Paris (1541), de la *Passion* à Valenciennes (1547), etc., tant et si bien que nous sommes déconcertés. Il n'est pas douteux que l'épopée soit en pleine décadence, que, dans les *Cent nouvelles nouvelles* comme chez Antoine de la Salle, où la satire contre la féodalité, contre l'Eglise, contre les femmes, est si vive, l'esprit dramatique perce à chaque instant sous la forme épique. Quel est néanmoins le trait dominant de la littérature, vers 1520 ? Est-il lyrique, épique, dramatique ? On hésite.

L'„ère de la royauté absolue“ nous mène de 1520 à la Révolution. La première période, que M. Bovet place entre 1520 et 1610, sera-t-elle lyrique par dessus tout ? Que Rabelais soit un poète chez lequel le lyrisme abonde et surabonde, nul ne le contestera. Faudrait-il beaucoup de bonne volonté pour y découvrir de l'épopée et du drame ? Est-il possible d'être moins lyrique, moins poète que Calvin ? A y regarder de près, Montaigne n'est-il pas plus proche du drame que du lyrisme ou de l'épopée ? Quant à la Pléiade, si elle est lyrique avant tout, emplit-elle le seizième siècle autant que le mouvement religieux, politique et social auquel elle est presque étrangère ?

Jusqu'à la deuxième période de „l'ère de la royauté absolue“, M. Bovet pourrait me répondre victorieusement, je l'accorde, ou du moins ne pas trop redouter mes objections. Cette deuxième période (1610 à 1715), qui s'étend de la mort d'Henri IV à la mort de Louis XIV, est prédestinée à être une période épique. Il est nécessaire, pour la thèse de M. Bovet, que le grand siècle soit celui de l'épopée, puisque le siècle précédent a été celui du lyrisme. Qu'en est-il ? L'auteur sent très bien qu'il marche sur un terrain semé d'embûches. „De toutes les „énormités“ de ma thèse, dit-il avec une pointe d'humour, je sais bien que celle-là paraîtra la plus énorme“. Aussi prie-t-il le lecteur de suspendre son jugement.

Que M. Bovet se débarrasse de l'épopée au sens étroit du mot, rien de plus légitime. La *Pucelle* de Chapelain n'est qu'une contrefaçon de l'épopée, et nous n'avons à nous occuper que de l'inspiration épique, sans nous attarder aux formes dans lesquelles elle se moule. Voici le roman du dix-septième siècle. „Et quelle richesse“ ! Le chef-d'œuvre est rare, il est unique peut-être, et c'est la *Princesse de Clèves* ; en revanche, les œuvres sont innombrables. De cette littérature se dégage „une impression de vie, de spontanéité, bien plus grande que dans la tragédie“. Soit. L'esprit en serait-il éminemment épique ? J'ai quelque peine à m'en persuader. Le lyrisme et le drame y auraient-ils une part moindre ? Et, à défaut de Pascal dont toute la personnalité se résume en la plus émouvante des tragédies morales, le théâtre ne règne-t-il pas sur la littérature du dix-septième siècle, avec Corneille, Racine et Molière ? Corneille incarne-t-il „le conflit d'un génie épique

avec une formule dramatique“ ? Molière, „l'esprit de son temps ne l'ayant pas voulu“, n'a-t-il donc pas été le dramaturge qu'il aurait pu être, ni dans *Tartuffe*, ni dans le *Misanthrope* ? Et ne resterait-il que Racine ? J'interroge.

Nous n'avions pas l'habitude de considérer le dix-huitième siècle, jusqu'à la Révolution, comme un siècle dramatique, qu'il a le devoir d'être cependant si M. Bovet nous a réellement dévoilé le mystère de l'évolution littéraire en France. „Cette période troublée, déclare-t-il, où une civilisation meurt en enfantant un monde nouveau, est nécessairement dramatique“. Elle annonce, elle prépare un drame social. Mais le drame y est-il la manifestation par excellence de la littérature ? Evidemment, le *Diabole boiteux*, *Gil Blas*, sans parler de *Turcaret*, sont de la comédie en puissance. Marivaux, La Chaussée, Destouches, Dancourt, Voltaire, Diderot, Beaumarchais et d'autres attestent le succès grandissant du théâtre. Mais l'épopée n'est point morte, mais Diderot et Rousseau sont de merveilleux poètes en prose, mais André Chénier existe. Et Buffon, et Montesquieu, et l'Encyclopédie n'ont rien de commun avec le drame. Si la thèse de M. Bovet paraît plus plausible que jamais, la thèse contraire n'en est pas moins plaidable.

L'„ère des nationalités et des démocraties“, qui embrasse tout le dix-neuvième siècle, sera-t-elle lyrique d'abord, ensuite épique, et dramatique pour finir ? Il est curieux que la Révolution, période de résurrection nationale, printemps de la société moderne, ait été fermée au lyrisme. Il est non moins curieux qu'une superbe floraison lyrique coïncide avec un retour de l'absolutisme, sous Napoléon et la Restauration. Quoi qu'il en soit, la floraison lyrique n'est pas niable. Après cela, elle est contemporaine d'une renaissance du théâtre et du roman, avec Hugo, Dumas père, Vigny, Balzac, Stendhal. M. Bovet peut invoquer la première phase de cette troisième ère en faveur de sa théorie, car la littérature romantique n'a rien de comparable à sa poésie, et Balzac, et Stendhal peuvent être rangés parmi les précurseurs de la deuxième période (1840 à 1885). Acceptons les dates de 1840 et de 1885, bien qu'elles ne s'imposent point. La science triomphe. On marche au positivisme. Le naturalisme s'élabore. George Sand s'est émancipée de son lyrisme initial : „Elle écrit ses romans socialistes, ses histoires champêtres“, se rapprochant ainsi du genre épique. Balzac trouve, en 1842, son titre général de *Comédie humaine*, „c'est-à-dire sa vision épique du tout“. Hugo évolue vers l'épopée, avec les *Burgraves*, les *Misérables*, la *Légende des Siècles*. Flaubert, romantique dans *Salammbô* et la *Tentation de Saint-Antoine*, crée, avec *Madame Bovary* (1857), le chef-d'œuvre du roman réaliste ; il aura pour disciples les Goncourt, Daudet, Maupassant et Zola, „ce grand poète épique“, au jugement de M. Jules Lemaître. Ces titres et ces noms sont impressionnants, et M. Bovet regagne le terrain qu'il avait perdu ailleurs.

Mais... Que de mais se dressent sur notre route ! Mais le fond de la poésie parnassienne est lyrique, avec Sully Prudhomme, Coppée, Banville, Leconte de Lisle même, sans oublier Théophile Gautier, ni Ch. Baudelaire. Et le théâtre d'Emile Augier, d'Alexandre Dumas fils, de Ponsard, de Sardou, nous éloigne décidément de l'épopée. La troisième période, de 1885 à nos jours, serait-elle essentiellement dramatique ? Elle devrait l'être, pour ne pas contredire la thèse de M. Bovet. L'est-elle, en vérité ? Comme il le marque avec beaucoup de sens, l'histoire, l'histoire des lettres émi-

nement, „a une variété de formes qui dépasse notre pauvre imagination“. Assurément, le théâtre attire les écrivains, surtout parce qu'il les enrichit plus vite que les autres genres littéraires. Joue-t-il un rôle plus prépondérant, dans la littérature de notre temps, qu'à l'heure du romantisme ou à l'époque d'Augier et de Dumas fils? M. Bovet s'espace sur les pièces d'Alphonse Daudet. Elles ne valent pas ses romans, dont elles sont tirées la plupart. La suprématie du théâtre s'affirmerait-elle „par le nombre des œuvres, par l'adhésion des talents les plus vigoureux, par le goût du spectacle“? Ce théâtre nous émeut-il, parce que nous y découvririons „notre désarroi, notre angoisse, et nos confuses espérances“? J'ai une admiration modérée pour les fournisseurs actuels des scènes parisiennes et je souhaite que nos âmes soient plus propres que leurs comédies et leurs drames ne le sont à l'ordinaire. Hervieu, Rostand, Maeterlinck nous ont donné quelques belles œuvres, ou, du moins, quelques œuvres originales. Le roman ne nous en offrirait-il pas davantage, avec France, Paul Margueritte, Barrès, Adam, Rosny, Estaunié, Frapié, — et Pierre Loti toujours vivant? Notre époque ne serait-elle pas, plutôt, celle de la haute littérature scientifique, avec les Lavis, les Sorel, les Vandal, et dix autres, et vingt autres?

Il faudrait un livre pour expliquer ou réfuter un autre livre. Je dispose de quelques pages. Comme on l'a vu, si j'ai été séduit par la nouveauté et l'intérêt de la thèse soutenue par M. Bovet, dans son volume si riche de substance et de pensée, l'auteur n'a pas réussi à me communiquer sa foi. Il semble bien qu'il y ait une certaine succession de lyrisme, d'épopée et de drame dans les lettres françaises. Est-ce là „une loi“, voire une loi „qui doit être universelle“, quoiqu'elle „ne se manifeste chez aucun autre peuple avec cette même constance, ni avec cette même clarté“? Qu'il y ait un rapport naturel entre l'art d'un pays et ses conditions politiques et sociales, on est bien forcé de le reconnaître; mais ce n'est point un rapport aussi étroit, aussi intime, qu'on l'a dit après Hippolyte Taine. Les phénomènes de la vie intellectuelle et de la sensibilité esthétique peuvent être ou sont influencés par ceux de la vie publique; ils ont d'autres origines, ils vont à d'autres fins, ils subissent plus invinciblement l'action des „individus-cause“, ils sont tout à la fois plus subtils et plus mystérieux. La relation entre la littérature, les institutions et les mœurs ne peut se prouver „avec une rigueur mathématique“. L'accident magnifique du génie produit, en art, d'autres révolutions que dans la politique. Souvent, les périodes les plus paisibles de l'histoire sont celles où le bouillonnement de la sève littéraire est le plus vif; et, dans les périodes les plus douloureuses, on entend s'élever souvent les chants les plus fiers de courage et d'espoir. Il n'est pas de critère psychologique invariable pour interpréter et classer tout cela. Nous sommes obligés de nous résigner à de plus ou moins vagues à-peu-près. La critique constructive ne peut bâtir ses palais que sur des nuages. On soupçonne, on pressent l'existence de normes générales, et surtout on désire qu'elles existent, car l'homme ondoyant a soif de certitudes autant que l'homme éphémère a faim d'éternité.

„Avant de naître, écrit M. Bovet, l'homme parcourt, au physique, les étapes successives de l'animalité; de sa naissance à sa mort, par la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, il parcourt aussi les trois étapes que j'ai distinguées dans l'évolution d'un principe. La jeunesse, par l'exubérance de ses forces et la naïveté de ses espoirs, est lyrique; la virilité, active et

disciplinée, est épique; la vieillesse, qui constate les défaillances, les ambitions avortées et qui perçoit déjà ce morne océan où tous les êtres sombrent, la vieillesse est dramatique“. Ce qui est vrai des hommes, l'est-il encore des peuples? Quand un peuple est-il jeune, ou quand le redevient-il? Quand le peuple français, — non point l'Etat, non point même la nation, — quand le peuple français fut-il jeune et quand eut-il ses renouveaux de jeunesse au cours des mille années de son histoire littéraire? M. Bovet a ses dates. Correspondent-elles à une évidente réalité? Je n'en suis pas très sûr; j'ai peur que la pierre d'angle de son édifice ne résiste pas à la pression des faits. Même s'il avait raison sur ce point, il est condamné à élargir étrangement, ou à bouleverser, les notions traditionnelles des genres littéraires pour montrer la régularité d'un rythme évolutif à chaque instant rompu. Et un sceptique demanderait en souriant: — A quoi rime tout cet effort, qui ne saurait faire que la littérature française ne soit pas ce qu'elle est, qui ne peut rien y ajouter, ni rien en retrancher?

Le sceptique aurait tort. M. Bovet ne nous a pas promis autre chose qu'une méthode et qu'une explication. Or, cette méthode et cette explication, quelques réserves qu'elles puissent appeler, ne laissent pas d'être remarquablement fécondes. L'histoire littéraire s'anime et se renouvelle. Elle s'empare de l'homme et de la vie. Elle ne marche pas au hasard; elle a une direction générale, elle poursuit un but. Qu'il y ait des difficultés, et de graves, M. Bovet en a pleinement conscience. Avec son habituelle bonne foi, avec cette passion de sincérité qui est en lui, il avoue ceci: „De fait, il y a au fond du problème une inconnue qu'il faut avoir le courage d'accepter comme telle: c'est le mystère qu'on trouve au commencement de toutes choses. C'est le charme et la puissance des individualités“. Seulement, et c'est là ce qui nous divise, l'inconnue se révèle, pour lui, après „le commencement de toutes choses“, tandis que, pour moi, elle garde son secret. Il n'en demeure pas moins qu'un historien des lettres, en appliquant la théorie de M. Bovet, pourra faire une œuvre extrêmement vivante grâce à cette méthode suffisamment précise et infiniment souple, „qui coordonne les phénomènes littéraires en les rattachant aux conditions politiques et sociales d'un moment déterminé et d'un certain groupe humain“.

Si j'ai multiplié les objections ou les scrupules, c'est un peu, parce que M. Bovet les sollicitait pour le contrôle de ses idées. Il ne nous a pas dû ses hésitations, ni ses doutes, et la vérité lui est plus chère que le succès. Son petit livre n'est que l'esquisse d'un vaste sujet, qu'il a dû traiter sommairement et, en quelque mesure, à titre provisoire. Il le complètera, il le parfera. En attendant, il a ouvert une voie: plus vigoureusement que tous ses devanciers, il a replacé la littérature dans la vie, associant les lois de l'une aux lois de l'autre, et il a constaté que „l'histoire littéraire est le moyen le plus sûr que nous possédions de prendre conscience de notre passé et de notre mission“. La littérature rejoint ainsi la philosophie, et cette union ne peut qu'être heureuse.

BERNE

VIRGILE ROSSEL

